
« Une bouteille à la mer »

*L'adaptation : apparitions,
disparitions et modifications*

Entretien avec Valérie Zenatti

Des apparitions : les copains de Naïm

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Dans votre livre, on a le sentiment que Naïm vit une certaine forme de solitude, d'isolement. Alors que dans le film, au contraire, le groupe surgit et, à rebours de tous les clichés, la joie de vivre aussi...*



Valérie Zenatti © C. R.

présenter Naïm comme un garçon solitaire. Dans un roman, on suit la parole du narrateur, on suit la vie du héros,

VALÉRIE ZENATTI. – Votre question me permet de revenir sur la crédibilité des personnages. En effet, dans le livre, il était facile de pré-

et on ne réclame pas de savoir ce qu'il se passe « autour ». Mais, au cinéma, les personnages existent physiquement à l'écran, il faut donc qu'il y ait un environnement : on ne peut pas filmer Naïm seul, tout le temps.

Pour incarner cette solitude, nous devons, paradoxalement, le montrer d'abord au milieu des autres, accompagné d'une bande de copains. Ensuite il apprend le français, ce qui le place un peu à l'écart, il ne peut plus tout dire à son cousin, il a du mal à vivre avec ceux qui l'entourent.

Par ailleurs, Thierry Binisti tenait beaucoup à ce que le film ne soit pas une chronique du conflit, mais à ce qu'il raconte la vie « des deux côtés ». Nous avons cherché la justesse, en rencontrant des jeunes Palestiniens de Gaza, en nouant des liens avec des gens qui vivent toujours là-bas, et nous avons créé cette bande de copains qui

permettait de jouer sur les contrastes entre le groupe et l'individu.

En outre, dans le livre, quand Tal reçoit la lettre, elle ne sait pas qui se cache derrière le pseudonyme de «Gazaman»: il y a un mystère sur l'identité de son correspondant. Or, à l'écran, ce mystère peut être levé immédiatement. Faire en sorte que le groupe trouve la bouteille, c'était maintenir ce trouble: ainsi, on ne sait pas tout de suite qui répond à Tal.

Une disparition: le père de Naïm

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Le père de Naïm disparaît dans l'adaptation. C'est un personnage qui, dans votre roman, incite à l'optimisme, rôle endossé dans le film par la mère de Naïm.*

VALÉRIE ZENATTI. – Oui, le film devait rester centré sur Tal et Naïm. On ne peut pas conduire une histoire dans laquelle les deux principaux protagonistes ne se rencontrent qu'à la fin en tissant autour d'eux une foule de liens affectifs. Et puis, assez tôt, le casting s'est porté sur Hiam Abbass pour interpréter la mère de Naïm.

J'ai pu lui proposer le rôle et l'écrire pour elle. C'est une actrice que j'aime et que j'admire. Avec une actrice de cette stature, l'ensemble tenait mieux sans le père, d'où sa disparition.



Hiam Abbass © TS Productions, 2011

Changement de famille

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Dans votre roman, la famille israélienne est pacifiste et ancrée depuis longtemps dans le pays, alors que, dans le film, il s'agit d'une famille de Français d'une orthodoxie exaspérante...*

VALÉRIE ZENATTI. – Ce changement, l'un des points principaux de l'adaptation, a été motivé par un impératif concret puisque financier: en effet, pour que le film puisse bénéficier de financements français, il fallait tout simplement qu'il «parle» français. Mais nous ne pouvions pas tourner entièrement en français comme les Américains tournent entièrement en anglais. Dans le cinéma français, les personnages doivent parler la langue

qu'ils sont censés parler spontanément et naturellement.

Nous nous sommes donc demandé comment introduire le français. C'est à ce moment-là que les producteurs et Thierry Binisti m'ont suggéré de donner ma propre trajectoire au personnage de Tal, celle de la fille d'une famille juive française installée en Israël. Ensuite, nous avons fait un gros travail avec le Centre culturel français de Gaza pour que le personnage de Naïm soit, lui aussi, crédible.

La langue française est quasiment devenue un personnage du film. C'est elle qui permet de dire certaines choses, qui fait que Naïm parvient à conquérir sa liberté. Bref, dans le film, le français devient très symbolique, ce qui n'était pas prévu au départ.

Cela dit, il existe, en Israël, des familles juives françaises de gauche. Mais Thierry Binisti trouvait plus intéressant que Tal se trouve en porte-à-faux avec sa famille, qu'elle se construise aussi contre elle. Maintenant, les membres de cette famille ne sont pas des fanatiques : leurs réactions sont davantage dues à leurs peurs qu'à leurs convictions. Ils disent des choses qui peuvent être entendues... quand on ne veut pas trop creuser et chercher la vérité.

Par exemple : « *On leur a laissé Gaza, ils ont élu le Hamas...* » C'est vrai, mais ce n'est pas si simple : on a laissé Gaza aux Palestiniens mais on les y a enfermés, on a interdit à des

camions transportant des vivres de passer par Gaza... C'est une situation de guerre.

Si, à l'âge de Tal, j'avais entretenu une correspondance avec un Palestinien de Gaza et que mes parents l'aient découvert, ils auraient été affolés, ils auraient eu peur, avant tout.

En choisissant, pour le livre, une famille idéaliste, j'avais envie de mettre la gauche face à ses contradictions. Mais je suis très heureuse de ce démarquage du film par rapport au livre : il a permis de dire d'autres choses.

Changement d'époque

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Dans le roman, Naïm a travaillé en Israël, où il a été plombier, carreleur, etc. Or, dans le film, c'est dans les colonies de Gush Katif, au sud de la bande de Gaza, qu'il a travaillé...*

VALÉRIE ZENATTI. – Le livre commence en 2003, à la fin de la seconde Intifada. Compte tenu de son âge, il était tout à fait normal qu'à l'époque Naïm travaille en Israël. Mais Thierry Binisti ne voulait pas se cantonner à cette période, il préférerait que le film se passe aujourd'hui.

Seulement, au cinéma, *aujourd'hui* ne veut rien dire car, entre l'écriture du scénario, le tournage et le montage, il peut s'écouler trois ans. Nous nous



Naim (Mahmoud Shalaby) et sa mère (Hiam Abbass) © TS Productions, 2011

sommes donc mis à courir après le temps. Il fallait ancrer le film dans une réalité ; or, là-bas, tout change sans cesse.

J'ai écrit le livre entre 2003 et 2004. Il est sorti en 2005. Israël a quitté Gaza au second semestre 2005. À partir de là, les Palestiniens n'ont plus pu sortir de Gaza. Après, il y a eu la guerre avec le Liban en 2006, l'accession au pouvoir du Hamas en 2007 et l'opération « Plomb durci » fin 2008. Nous ne pouvions pas faire comme si tous ces bouleversements n'avaient pas existé.

Nous avons donc décidé d'ancrer nos personnages dans les années 2007-2008 et début 2009. Seulement Naïm ne pouvait plus avoir travaillé en Israël : il n'en aurait pas eu l'autorisation. En revanche, il pouvait tout

à fait avoir travaillé dans des colonies jusqu'en 2006.

Et changement de titre

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pourquoi le titre de votre livre, Une bouteille dans la mer de Gaza, est-il devenu Une bouteille à la mer ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Pendant l'écriture du scénario et pendant tout le tournage, le film a conservé le titre du livre, *Une bouteille dans la mer de Gaza*. Et puis, assez récemment, nous avons pensé que la présence du mot « Gaza » pouvait laisser supposer que l'action

s’y déroulait exclusivement. Or elle se passe aussi à Jérusalem.

Comment montrer Gaza?

L’ÉCOLE DES LETTRES. – *Nos images de Gaza sont celles d’un monde où règne l’entassement, celles d’un monde clos... Comment avez-vous choisi de montrer Gaza?*

VALÉRIE ZENATTI. – L’entassement existe à Gaza, mais il y a également un quartier résidentiel et un centre commercial. Il y a aussi, à Gaza, des gens qui vivent dans des appartements, voire dans des maisons. Ils ne sont pas majoritaires, car les riches ne le sont jamais nulle part, mais ils existent.

Les images que l’on voit à la télévision ne sont ni tronquées ni fausses, mais elles sont incroyablement réductrices.

Nous n’avons pas choisi, pour le film, une famille très aisée, mais plutôt une famille de la classe moyenne. Nous voulions montrer comment, soudain, à cause de la guerre, tout le monde se retrouve entassé. Les liens que nous avons noués là-bas avant l’opération « Plomb durci », en 2008, se sont prolongés pendant cette guerre, et j’ai reçu des photos et des témoignages de familles entassées dans

un même logement car elles le pensaient plus sûr.

Notre choix s’est fait aussi à travers les contacts que nous avons avec le Centre culturel français de Gaza, à travers les gens que nous avons rencontrés à Ramallah. Ramallah n’est pas Gaza, mais nous y avons connu des réfugiés de Gaza qui ont quitté la région quand le Hamas a pris le pouvoir.

C’est certes un parti pris de montrer Gaza à travers cette bande de copains, mais ces jeunes existent. Pourquoi ne pas les montrer? Pourquoi ne pas leur donner, au moins une fois, le droit d’exister autant que les autres?

Le Centre culturel français existe aussi. Des jeunes y vont qui n’ont pas pour objectif de détruire Israël, mais simplement de se rendre la vie aussi légère que possible.

Cela dit, notre but n’était pas non plus de tout montrer: le propos n’était pas de réaliser un documentaire sur Gaza. Pourtant, à un moment donné, Naïm est en danger: il est épié, soupçonné de quelque chose par des membres du Hamas.

C’est après avoir discuté avec des gens, là-bas, que nous nous sommes dit qu’il fallait montrer cela: un personnage qui aurait pu correspondre aussi librement, sans qu’il lui arrive quoi que ce soit, n’aurait pas été crédible.

Le terminal d'Erez

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Parlez-nous de la longue séquence de la fin sur le terminal d'Erez...*

VALÉRIE ZENATTI. – Nous avons été la première équipe autorisée à filmer Erez pour une fiction. C'était en juin 2010. Nous avons obtenu une permission spéciale... pour une heure de tournage : nous avons donc tourné prise sur prise – c'était un moment assez tendu.

Cette fin pouvait être longue car elle nous semblait condenser tout ce que nous voulions raconter et parce qu'il y avait eu tout ce qu'on avait vu auparavant. En effet, il fallait déjà avoir en tête les images de Naïm rigolant avec ses copains, de Naïm sous les bombes, et de Tal, côté israélien, à la fois légère et grave, pleine d'interrogations, déchirée – oui, il fallait avoir tout cela en tête pour que la scène prenne pleinement son sens.

Nous voulions aussi que cette scène soit longue parce que, lorsqu'ils obtiennent enfin un permis de sortir de Gaza, jusqu'au dernier moment les gens ne savent pas s'ils vont *vraiment* sortir. Or, pour eux, c'est vital : ce ne sont pas des touristes. Souvent, ils n'ont jamais mis les pieds hors de Gaza, surtout les jeunes.

Nous avons envie de faire passer cette tension, cette incertitude. Les plans sont très parlants : ils nous racontent quelque chose à l'échelle

non plus seulement de Naïm, mais de Gaza et d'Israël.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Ce terminal est-il désert ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Oui, puisque presque personne n'obtient l'autorisation de sortir. On croit parfois que c'est un aéroport – en réalité, c'est un *checkpoint*. Il a été construit pour qu'y transitent quotidiennement soixante mille personnes, à l'époque où les Palestiniens travaillaient encore en Israël. Mais quand l'Intifada a éclaté, les autorisations ont été considérablement restreintes à cause des attentats.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pourquoi, pour se rendre en France, Naïm passe-t-il par Amman, la capitale jordanienne ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Il existe deux possibilités pour sortir de Gaza : soit par Rafah, dans le sud, à la frontière égyptienne, si l'on possède un permis délivré par le Hamas. Soit par Erez, ce qui est très rare. Mais lorsque quelqu'un sort grâce au Centre culturel français, c'est par là que s'effectue le passage. C'est le directeur du Centre culturel français qui nous a raconté précisément comment cela se passait.

Aucun Palestinien n'a le droit de prendre l'avion à l'aéroport de Tel-Aviv, même Mahmoud Abbas ; il faut prendre l'avion à Amman, en Jordanie, ou côté égyptien. Et traverser Israël sans s'arrêter jusqu'à la Jordanie. Autant de réalités qui nous



Tal (Agathe Bonitzer) © TS Productions, 2011

ont paru intéressantes et que nous avons donc intégrées à l'histoire.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Que voulez-vous dire par « traverser Israël sans s'arrêter » ? Les trajets des Palestiniens sont-ils minutés ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Non, mais s'ils sont surpris en train de s'arrêter, le retour à la case départ est immédiat. Ils ne sont ni suivis ni escortés, mais il existe un pacte de confiance que personne ne s'aventure à briser.

Massada

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *La valeur symbolique de l'excursion à Massada est-elle perceptible par des spectateurs non avertis ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Certains passeront sans doute à côté de l'extraordinaire valeur symbolique de Massada. À Massada, en l'an 73, les Juifs assiégés préférèrent mourir plutôt que de se rendre à l'ennemi romain.

Le parallèle fait par le jeune homme, dans le film, lorsqu'il évoque les kamikazes est celui d'un adolescent : nous n'avons cherché à rendre nos personnages ni plus intelligents, ni plus au fait de la complexité des choses qu'ils ne le seraient en réalité.

Ce qui nous intéressait, c'était de montrer qu'on ne peut se rendre nulle part dans ce pays sans se « cogner » à l'Histoire, sans que le passé trouve un certain écho dans le présent.

Tal, une jeune fille moderne à Jérusalem

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *La vision d'une jeune fille moderne dans Jérusalem va à l'encontre des clichés véhiculés par la télévision...*

VALÉRIE ZENATTI. – Nous n'avons pas cherché à démolir les clichés, mais à nous intéresser à des gens qui, d'une certaine manière, nous ressemblent, des gens qui existent et que l'on ne nous montre jamais – nous ne voyons toujours qu'un seul pan de la vérité. Ceux dont nous racontons l'histoire pourraient être des frères, des sœurs, des cousins.

On pourra dire qu'il est naïf d'imaginer qu'un tel échange puisse avoir lieu. C'est faux. Nous, nous les avons bien, ces échanges !

Langues et frontières

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pour une exploitation en Suède, en Espagne ou ailleurs, ce film sera-t-il forcément sous-titré en arabe, en hébreu et en français ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Nous avons présenté *Une bouteille à la mer* en Corée du Sud il y a quelques

semaines : le film était sous-titré en anglais et, sur la droite de l'écran, en coréen. À l'oreille, le public ne faisait pas vraiment la différence entre l'arabe, l'hébreu et le français. Mais ce qui était troublant, c'était que les Coréens accueillent l'histoire comme l'ont accueillie les spectateurs de Quimper ou de Saint-Jean-de-Luz. Ils étaient touchés, émus, et nous disaient combien elle éveillait en eux l'écho de leur propre histoire, celle de l'infranchissable frontière avec la Corée du Nord.

Au-delà du conflit israélo-palestinien, cette histoire parle surtout de gens qui sont en avance sur leur temps. Les processus historiques prennent du temps : après la Grande Guerre, ou dans les années 1950, un jeune Français n'aurait jamais pu dire à ses parents qu'il avait un ami allemand. Aujourd'hui, la question ne se pose plus.

Tal et Naïm sont en avance sur leur temps, mais ils racontent cette histoire de frontière jadis infranchissable qui est inscrite dans chaque peuple.

Je ne suis pas contre les frontières, au contraire : une frontière signifie qu'il existera un État palestinien. La frontière signifie quelque chose que tout le monde réclame depuis des années.

Propos recueillis par Norbert Czarny